

LIVRE SIXIEME

Je viens de m'adresser bien longtemps à une seule personne et je semble être sorti des normes du discours. Car il pense sans doute, celui qui me lit – si toutefois il y a quelqu'un qui lise à cause du Christ ces choses écrites par amour pour lui –, il pense peut-être ou dit de moi : «Puisque c'est d'une cause générale que l'on traite, à quoi bon accumuler tant de propos contre une seule personne. Admettons, comme tu le penses, que cette personne dont tu viens de parler soit telle que tu le dis, est-ce que le crime de quelqu'un fait obstacle à l'honnêteté d'autrui ? Ou, ce qui est bien plus fort, le crime d'une personne compromet-il la cause de tous ?» – Je peux effectivement prouver par des témoignages évidents qu'elle est compromise. Achar avait volé quelque chose de réservé à Dieu, et la faute d'un seul homme fut le fléau de tous. David avait ordonné de recenser le peuple d'Israël, et le Seigneur punit sa faute par le désastre de tout le peuple. Rapsacès avait tenu des propos outrageants contre Dieu, et le Seigneur extermina cent quatre-vingt-cinq mille hommes, parce que la langue impudente d'un seul sacrilège avait proféré des malédictions. C'est pourquoi le bienheureux apôtre Paul ordonne avec raison de chasser de l'assemblée chrétienne un pécheur pestilent; il montre la raison de cet ordre lorsqu'il dit : «Un peu de levain corrompt toute la pâte.» Par là nous comprenons clairement qu'un seul homme mauvais est très souvent la perte de beaucoup de personnes. Et à bon droit ! Quel que soit mon lecteur, il doit comprendre qu'il n'était pas superflu, pour ma part, de m'attaquer plus haut à un seul homme, puisque très souvent nous lisons que le courroux de la majesté divine a été allumé aussi par le crime d'un seul.

Mais une telle sévérité n'est nullement mon propos; rien ne m'oblige en effet à croire qu'un seul nuit à tous, lorsque tous se nuisent mutuellement. Il n'est pas raisonnable de penser que tous soient en danger par un seul, lorsque tous le sont par eux-mêmes. Tous se ruent à leur perte, ou du moins presque tous, pour parler avec plus de modération.

4. D'où viendrait au peuple chrétien un si grand bonheur, que le nombre des méchants fût inférieur ou du moins égal à celui des bons ? ô misère déplorable ! ô misère douloureuse ! que le peuple chrétien est aujourd'hui différent de lui-même, c'est-à-dire de ce qu'il fut autrefois ! Jadis le prince des apôtres, Pierre, punissait de mort Ananie et Saphire, parce qu'ils avaient menti; le très bienheureux Paul chassait de l'Église un seul homme corrompu, pour l'empêcher de souiller par son contact un très grand nombre de chrétiens. Aujourd'hui nous sommes contents de voir en nombre égal les bons et les mauvais. Mais pourquoi dire contents : il nous faudrait plutôt bondir et trépigner de joie, si cette égalité se trouvait parmi nous. Voilà où nous sommes tombés ! voilà donc, après cette pureté du peuple chrétien qui faisait que tous jadis étaient sans tache, voilà donc à quoi nous en sommes réduits : nous trouvons que c'est un bonheur pour l'Église, si elle contient autant de bons que de méchants. Comment, en effet, ne la jugerions-nous pas heureuse si la moitié de son peuple était sans péché, quand nous pleurons aujourd'hui de la voir tout entière pécheresse !

Puisqu'il en est ainsi, c'est donc bien inutilement que nous avons parlé tout à l'heure d'un seul méchant, c'est bien inutilement que nous avons déploré les crimes d'un seul : tous, ou presque tous, méritent nos larmes et nos lamentations. La plupart des chrétiens sont pareils à cet individu, ou – ce qui n'est pas moins criminel – ils veulent devenir tels que lui et travaillent par leurs mauvaises actions à ne point paraître différents; dès lors, bien qu'ils commettent des fautes moindres parce qu'ils peuvent moins, ils sont pourtant tout aussi coupables, parce qu'ils ne voudraient pas faire moins s'ils le pouvaient. Bref, seule chose qu'ils puissent faire, ils sont criminels en désir, ils ne restent pas en arrière quant à la volonté, et, autant qu'ils le peuvent, ils s'efforcent d'aller au-delà.

Leur émulation, quoique en des objets fort différents, ressemble à celle des bons : de même que les bons souhaitent vaincre tous les hommes par l'honnêteté de leurs pensées, ainsi les méchants souhaitent de l'emporter en perversité. Ce qui fait la gloire des bons, c'est de devenir meilleurs chaque jour, celle des méchants, c'est de devenir pires : les meilleurs désirent s'élever au faite de toutes les vertus, les mauvais ambitionnent la palme de tous les crimes; c'est ce qui, pour notre malheur, domine surtout chez les nôtres, c'est-à-dire chez les chrétiens, qui pensent, comme nous l'avons dit, que la perversité est la sagesse, et à propos desquels Dieu parle tout spécialement lorsqu'il déclare : «Je perdrai la sagesse des sages et je réprouverai la science des intelligents.» Et lorsque l'Apôtre nous crie : «Si quelqu'un passe pour sage, qu'il devienne fou pour devenir sage» (ce qui veut dire : si quelqu'un veut être sage, qu'il devienne bon, car personne n'est vraiment sage s'il n'est vraiment bon), nous au contraire – par le vice d'un esprit pervers et, selon le langage divin, par une façon de penser qui ne vaut rien – rejetant la

vertu pour la folie, aimant la corruption pour la sagesse, nous croyons devenir chaque jour d'autant plus intelligents que nous sommes plus mauvais.

Et quel espoir d'amendement, je vous le demande, y a-t-il en nous, qui ne sommes point conduits au mal par une croyance erronée, mais qui, par le zèle d'une volonté mauvaise, nous efforçons de paraître toujours plus mauvais ? Voilà pourquoi je me suis plaint naguère de nous voir bien inférieurs aux barbares : eux, l'ignorance de la Loi les excuse; nous, notre science nous condamne. Eux, par la méconnaissance de la vérité, ignorant ce qui est bien, ils choisissent le mal pour le bien; et nous, par la science que nous avons de la vérité, nous connaissons très bien ce qui est bon ...

Je dis d'abord qu'il n'y a presque pas de crime, presque pas d'ignominie qui ne se trouvent dans les spectacles. Là, le comble des délices, c'est de voir mourir des hommes, ou, ce qui est bien plus dur et bien plus amer que la mort, de les voir déchirés, de voir des animaux féroces s'emplier le ventre de chair humaine, de voir manger des hommes, au grand plaisir des assistants, à la grande volupté des spectateurs, c'est-à-dire de voir ces infortunés dévorés non moins par les regards des hommes que par la dent des fauves. Et pour cela, l'univers est mis à contribution; pour préparer et accomplir tout cela, on apporte un grand soin. On pénètre dans les lieux retirés, on examine des défilés inaccessibles, on parcourt des forêts inextricables, on gravit les Alpes recouvertes de nuages, on s'introduit au fond des vallées profondes. Pour faire dévorer à des animaux cruels des entrailles d'hommes, on ne permet pas à la nature d'avoir rien de secret.

«Mais ces choses, dis-tu, ne se font pas constamment.» – Assurément. Mais la belle excuse d'alléguer que ces choses ne se font pas toujours ! Comme s'il fallait faire quelquefois ce qui offense Dieu, comme si les actions qui sont mauvaises deviennent bonnes dès qu'on ne les fait pas continuellement. Les homicides ne tuent pas toujours, et pourtant ils sont homicides même lorsqu'ils ne tuent pas : il suffit qu'ils se souillent quelquefois par le meurtre. Les brigands ne dérobent pas toujours et pourtant ils ne cessent pas d'être des brigands, car lorsqu'ils n'exercent pas effectivement leur brigandage, ils n'éloignent pas cependant le vol de leur esprit. Ainsi tous ceux qui se délectent à ce genre de spectacles, même lorsqu'ils n'y assistent point, ne sont pas moins coupables intérieurement de cette abomination : ils voudraient toujours y assister s'ils le pouvaient.

Ce n'est pas tout : il y a pire encore. Quoi donc ? Les consuls ne nourrissent-ils pas toujours des poulets à la façon des païens sacrilèges ? Ne tire-t-on pas des augures du vol des oiseaux ? Et ne pratique-t-on pas encore presque toutes ces superstitions que les vieux païens trouvaient jadis frivoles et ridicules ? Et quand tout cela est accompli par ceux qui donnent le nom aux années et en fixent le commencement en les inaugurant de la sorte, croyons-nous que ces années se passeront bien pour nous, après avoir commencé avec de telles pratiques ! Si seulement les consuls, pour qui seuls elles ont lieu, étaient les seuls qu'elles souillent ! Ce qu'il y a de sinistre et d'extrêmement grave, c'est que, dans des cérémonies célébrées avec l'assentiment public, l'honneur de quelques hommes devient le crime de tous; et par suite, on a beau «inaugurer» chaque année deux consuls, peu s'en faut que personne, dans tout l'univers, n'échappe à cette calamité !

Mais admettons que nous en avons assez dit sur des choses qui, comme vous l'alléguiez, ne se font pas tous les jours. Parlons cependant des obscénités quotidiennes : inventées par des légions de démons, elles sont telles et en si grand nombre que même les esprits honnêtes et droits, s'ils peuvent en mépriser et en fouler aux pieds quelques-unes, ne peuvent guère triompher de toutes. Les armées qui s'apprêtent au combat entrecourent, dit-on, avec des fossés, les endroits par où elles savent qu'arriveront les troupes ennemies; elles y plantent des pieux, y sèment des chausse-trapes, pour que personne n'échappe, quand bien même on ne tomberait pas dans tous ces pièges : pareillement, les démons dans cette vie présentent au genre humain tant de pièges séduisants qu'on est toujours pris par l'un d'eux, même si l'on a échappé à la plupart.

Il serait bien long de parler de tous ces pièges, de parler des amphithéâtres, des odéons, des bouffons, des défilés, des athlètes, des funambules, des pantomimes, et des autres monstruosité qu'il est gênant de citer, parce qu'il est plutôt fâcheux de connaître ce genre de choses. Je parlerai seulement des impuretés commises dans les cirques et les théâtres. Les choses qui s'y passent sont telles qu'on ne peut ni en parler ni même se les rappeler sans en être souillé. Les autres crimes ne prétendent accaparer le plus souvent qu'une partie de notre être : ainsi, les pensées sales l'esprit, les regards impudiques les yeux, les discours malhonnêtes les oreilles. Un de ces sens peut donc faillir et les autres être dépourvus de péchés. Dans les théâtres au contraire, aucun de nos sens n'est exempt de faute : l'esprit est souillé par les désirs, les

oreilles par les discours, les yeux par les regards. Et tout cela est si ignoble qu'on ne saurait ni le décrire, ni l'exprimer, sans outrager la pudeur.

Qui ne blesserait pas la modestie en parlant de ces imitations de choses honteuses, de ces obscénités de la voix et des paroles, de ces passions infâmes et de ces gestes hideux, de tous ces crimes dont on peut comprendre la gravité puisqu'ils interdisent qu'on les relate ? Quelques grands forfaits peuvent être nommés et dénoncés sans porter atteinte à l'honnêteté de celui qui en parle, par exemple l'homicide, le brigandage, l'adultère, le sacrilège et autres crimes de ce genre. Les impuretés du théâtre sont les seules qui ne peuvent même pas être blâmées avec décence. Ainsi, lorsque est dénoncée la malhonnêteté qu'il y a dans ces turpitudes, il arrive une chose étrange à celui qui les dénonce : il est honnête sans doute quand il entreprend de les attaquer, il ne peut cependant le faire en conservant intacte l'honnêteté. Tous les autres péchés souillent ceux qui les commettent, mais non ceux qui les voient ou qui les entendent. Tu as beau entendre un blasphémateur, tu n'es pas souillé par le sacrilège, parce que tu le désapprouves en toi-même. Tu as beau assister à un vol, tu n'en es point sali, parce que tu en as horreur intérieurement. Les impuretés des spectacles sont les seules à rendre coupables d'un seul et même crime l'acteur et le spectateur.

Lorsque les spectateurs approuvent et contemplent avec plaisir ces spectacles, ils en sont tous les auteurs, par la vue et l'approbation. Aussi s'appliquent à eux tout spécialement ces paroles de l'Apôtre : «Ceux qui font de telles choses méritent la mort, et non seulement ceux qui les font mais encore ceux qui approuvent ceux qui les font.» Par conséquent, dans ces représentations des accouplements, la foule tout entière fornique mentalement. Et ceux qui par hasard étaient venus purs au spectacle, en reviennent adultères. Ce n'est pas seulement en effet lorsqu'ils reviennent du théâtre, mais lorsqu'ils y vont, qu'ils commettent la fornication. Se hâter vers l'impureté, c'est désirer quelque chose d'obscène et par là même c'est être impur.

Voilà donc par conséquent le genre de choses que font tous les Romains ou presque tous. Et lorsqu'il en est ainsi, nous qui faisons de telles choses, nous soutenons que la divinité nous néglige ! Nous prétendons que notre maître nous délaisse, quand c'est nous qui le délaissons ! Supposons que notre maître veuille nous regarder quoique nous ne le méritions pas : voyons s'il le peut. Voilà que d'innombrables milliers de chrétiens s'attardent au spectacle quotidien d'ignobles représentations : Dieu peut-il donc regarder ceux qui vivent de la sorte ? Peut-il regarder ceux qui se déchaînent dans les cirques, qui se débauchent dans les théâtres ? Est-ce que par hasard nous voudrions et nous jugerions convenable que Dieu, nous voyant dans les cirques et les théâtres, contemple aussi en notre compagnie ce que nous contemplons nous-mêmes, et voie aussi avec nous les turpitudes auxquelles nous assistons ? De deux choses l'une : s'il daigne nous regarder, il s'ensuit qu'il voit aussi l'endroit où nous sommes; si au contraire il détourne les yeux de ces spectacles – ce dont on ne peut douter – il les détourne aussi de nous, qui y assistons. Et malgré cela, nous ne cessons de faire ce que je viens de dire.

Ou peut-être pensons-nous, à la façon des anciens païens, avoir un dieu des théâtres et des cirques ? Si jadis les païens agissaient ainsi, c'est qu'ils croyaient faire les délices de leurs idoles; mais nous, comment pouvons-nous faire ces choses, puisque nous sommes certains que Dieu les déteste ? Certes, si nous savons que ces turpitudes plaisent à Dieu, je ne m'oppose pas à ce que nous nous y livrions sans interruption; mais, si nous sommes profondément convaincus que Dieu les a en horreur, qu'il les a en exécration, qu'elles servent de pâture au diable aussi bien que d'offense contre Dieu, comment prétendons-nous honorer Dieu à l'église, nous qui sommes constamment les esclaves du démon dans l'obscénité des jeux – et cela, en parfaite connaissance de cause, à dessein et de propos délibéré ? Et quel espoir, je vous le demande, nous restera-t-il auprès de Dieu, nous qui l'offensons non par hasard ou par ignorance, mais à la manière de ces géants d'autrefois, qui dans leurs efforts insensés tentèrent, lisons-nous, de gravir les hauteurs des cieux et portèrent en quelque sorte leurs pas jusque dans les nues ? Pareillement nous autres, par les outrages que nous faisons sans cesse à Dieu dans le monde entier, nous semblons à l'unisson assiéger le ciel. C'est au Christ par conséquent – ô démente monstrueuse ! – c'est au Christ que nous offrons les jeux du cirque et les mimes; et surtout lorsque nous recevons de lui quelques faveurs, lorsqu'il nous accorde quelque prospérité ou qu'il nous procure la victoire sur nos ennemis. Une telle attitude n'est-elle pas identique à celle d'un homme qui outrage son bienfaiteur, qui assomme d'injures celui qui lui accorde un bienfait, qui transperce d'un poignard le visage de celui qui l'embrasse ?

Je le demande à tous les puissants, à tous les riches de ce monde : de quelle monstruosité serait coupable un esclave qui méditerait la perte d'un maître bon et aimant, qui insulterait son bienfaiteur et lui rendrait l'insulte pour la liberté qu'il recevrait de lui ? Oui, celui-là est bien coupable qui rend le mal pour le bien, alors qu'il ne lui est même pas permis de rendre le

mal pour le mal. C'est pourtant ainsi que nous agissons, nous qui sommes appelés Chrétiens : par nos impuretés nous irritons contre nous le Dieu miséricordieux; par nos souillures nous le blessons, lui qui nous pardonne; par nos outrages nous le frappons, alors qu'il est plein de prévenance à notre égard.

Ainsi donc c'est au Christ – démente monstrueuse ! – c'est au Christ que nous offrons les jeux du cirque et les mimes. Nous rendons au Christ, pour ses bienfaits, les obscénités des théâtres; c'est au Christ que nous immolons les victimes de ces jeux infâmes. C'est là sans doute ce que nous a enseigné le Sauveur, né pour nous dans la chair ! C'est là ce qu'il nous a prêché lui-même ou par ses apôtres ! C'est pour cela qu'il a subi la honte d'une naissance humaine et qu'il a connu les débuts outrageants d'une nativité terrestre ! C'est pour cela qu'il s'est laissé envelopper de langes, lui qui dans les langes gouvernait le ciel ! C'est pour cela qu'il a couché dans une crèche, lui que servaient les anges ! C'est pour cela qu'il a été suspendu au gibet, lui qui dans cet état fit trembler le monde, «lui qui étant riche, s'est fait pauvre, dit l'Apôtre, pour l'amour de vous, afin de vous rendre riches par sa pauvreté !» «Et comme il était, dit-il, de condition divine, il s'est rabaissé lui-même jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix.» Ce sont donc là des préceptes que le Christ nous enseignait, lorsqu'il endurait pour nous toutes ces choses ? La belle reconnaissance pour sa Passion ! nous avons reçu la rédemption par sa mort, et nous nous en acquittons par la plus

honteuse des vies. Le très bienheureux Paul déclare : «La grâce de notre Seigneur Jésus Christ nous est apparue, nous enseignant à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, pour vivre en ce siècle dans la réserve, la justice et la piété; attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de purifier un peuple qui lui appartienne en propre, zélé pour les bonnes oeuvres.»

Où sont ceux qui pratiquent les choses pour lesquelles l'Apôtre assure que le Christ est venu ? Où sont ceux qui fuient les désirs du siècle ? Où sont ceux qui vivent avec justice et piété ? Où sont ceux qui montrent par leurs bonnes oeuvres qu'ils ont la bienheureuse espérance, et qui, menant une vie sans tache, prouvent qu'ils attendent le royaume de Dieu par le fait qu'ils méritent d'y être admis ? «Le Seigneur Jésus Christ, dit l'Apôtre, est venu pour purifier un peuple qui lui appartint en propre et qui fût zélé pour les bonnes oeuvres.» Où est ce peuple pur, où est ce peuple agréable à Dieu, ce peuple de bonnes oeuvres, ce peuple de sainteté ? «Le Christ, dit l'Écriture, a souffert pour nous, nous laissant un exemple afin que nous marchions sur ses traces.» C'est dans les cirques apparemment que nous suivons les traces du Sauveur ! C'est dans les théâtres que nous suivons les traces du Sauveur ! C'est là sans doute l'exemple que le Christ nous a laissé, lui dont nous lisons qu'il a pleuré, mais dont nous ne lisons pas qu'il ait ri ! C'est pour notre profit

qu'il a adopté cette attitude, car les pleurs sont le repentir de l'âme, les rires la corruption des moeurs. C'est pourquoi il disait : «Malheur à vous qui riez, car vous pleurez, et : Bienheureux vous qui pleurez, car vous riez.» Mais pour nous, ce n'est pas assez de rire et de nous réjouir, si notre joie ne s'accompagne pas de péché et de folie, si nos rires ne sont point mêlés d'impuretés et d'ignominies.

Je vous le demande, quelle est cette erreur, quelle est cette folie ? Ne pouvons-nous pas nous livrer sans cesse à la joie et aux rires sans transformer en crime notre rire et notre joie ? Regardons-nous par hasard comme infructueuse une joie simple et pure, et n'y a-t-il pour nous aucun plaisir à rire sans crime ? Je vous le demande, quel est ce mal, quelle est cette fureur ? Rions sans mesure, je vous prie, réjouissons-nous sans cesse, pourvu que ce soit innocemment ! Quelle extravagance et quelle folie de n'attacher aucun prix au rire et à la joie, s'ils ne contiennent un outrage à la divinité !

Oui, un outrage, et le plus grand des outrages ! Car dans les spectacles il y a une sorte d'apostasie de la foi et une prévarication mortelle des mystères du Symbole lui-même et des sacrements célestes. Quel est en effet le premier engagement des chrétiens dans le baptême du salut ? Quel est-il, sinon de déclarer hautement qu'on renonce au démon, à ses pompes, à ses spectacles et à ses oeuvres ? Ainsi donc, selon notre profession de foi, les spectacles et les pompes sont les oeuvres du diable. Comment oses-tu, chrétien, après le baptême, suivre encore les spectacles, que tu reconnais être l'oeuvre du démon ? Tu as renoncé une bonne fois au diable et à ses spectacles et par là tu dois confesser qu'en retournant aux spectacles, tu reviens au diable en pleine connaissance de cause. Tu as renoncé à ces deux choses à la fois et tu les a regardées comme ne faisant qu'une. Si tu retournes à l'une d'elles, tu reviens à toutes les deux ! «Je renonce, as-tu dit, au diable, à ses pompes, à ses spectacles et à ses oeuvres.» Et quoi ensuite ? «Je crois, as-tu dit, en Dieu le Père tout-puissant et en Jésus Christ son Fils.» Ainsi

donc, on renonce d'abord au diable pour croire à Dieu, car celui qui ne renonce pas au diable ne croit point à Dieu, et par suite, qui retourne au diable abandonne Dieu. Or le démon se trouve dans ces spectacles et ces pompes, et par là, lorsque nous retournons aux spectacles du diable, nous abandonnons la foi du Christ. Ainsi tous les mystères du Symbole sont détruits et tout ce qui suit dans le Symbole est ébranlé et s'effondre : les conséquences ne subsistent plus, si le principe ne tient plus.

Dis-moi donc, chrétien, comment tu prétends retenir les conséquences du Symbole lorsque tu en as perdu les principes ? Les membres sans la tête sont inutiles : ils regardent tous leur origine; s'ils périssent, ils entraînent tout dans leur ruine. Dès que la racine est arrachée, le reste n'existe plus, ou s'il existe encore il est infructueux, parce que sans la tête rien ne peut subsister. Si quelqu'un ne voit dans la fréquentation des spectacles qu'une faute légère, qu'il considère tout ce que nous venons de dire et il verra dans les spectacles non pas un plaisir, mais la mort. Avoir perdu la source de la vie, est-ce autre chose en effet que courir vers la mort ? Là où le fondement du Symbole est renversé, la vie elle-même est étranglée.

Il est donc inévitable que nous revenions de nouveau à ce que nous avons dit plus d'une fois : quoi de semblable chez les barbares ? Où trouver chez eux des cirques ? Où trouver des théâtres ? Où trouver un crime présentant des impuretés aussi diverses, autant dire la ruine de notre espérance et de notre salut ? Quand bien même ils pratiqueraient ces choses, comme ils sont païens, leur égarement serait une moindre offense pour ce qui est sacré, parce que, même s'il y avait impureté de regard, il n'y aurait pas néanmoins violation du sacrement de la foi. Nous, au contraire, que pouvons-nous répondre en notre faveur ? Nous avons un Symbole et nous le renversons; nous confessons le don du salut et le nions tout à la fois. Où est donc notre christianisme, nous qui ne recevons le sacrement du salut que pour pécher plus gravement par le crime de la transgression ? Nous préférons les divertissements aux églises de Dieu, nous méprisons les autels et nous honorons les théâtres. Bref, nous aimons tout, nous respectons tout : Dieu seul, eu égard à tout le reste, est vil à nos yeux.

Bref, entre autres preuves, voici qui sert encore à confirmer ce que j'avance : s'il arrive quelquefois – ce qui n'est vraiment pas rare – qu'une fête religieuse et des jeux publics aient lieu le même jour, j'en appelle à la conscience de tous, quel est le lieu qui connaît la plus grande affluence de chrétiens, les travées des jeux publics ou la maison du Seigneur ? Qu'est-ce que tous recherchent, le temple ou le théâtre ? Qu'aiment-ils mieux, les paroles des évangiles ou celles des acteurs ? Des paroles de vie ou des paroles de mort ? Des paroles du Christ ou des paroles de mime ?

Il ne fait aucun doute que nous préférons ce que nous choisissons. Tous les jours où se produisent ces divertissements funestes, quelles que soient les fêtes religieuses que l'on célèbre, non seulement ne viennent point à l'église ceux qui se disent chrétiens, mais s'il en est qui y viennent par hasard sans être au courant et qu'ils apprennent à l'intérieur même de l'église que l'on donne des jeux, ils sortent de l'église ! Le temple de Dieu est dédaigné pour courir au théâtre. On déserte l'église, on emplit le cirque. Nous laissons le Christ sur l'autel pour repaître nos yeux adultères des spectacles les plus impurs et de la fornication que nous offrent ces divertissements honteux. C'est donc très justement que le Seigneur Dieu nous dit : «A cause de votre ordure, vous avez été exterminés, et encore : Les autels de ces rires seront exterminés.»

On peut répondre que ces spectacles n'ont pas lieu dans toutes les villes romaines. – C'est vrai je dirai même plus : ils n'ont même pas lieu, de nos jours, là où naguère ils avaient lieu sans cesse. Il n'y en a plus à Mayence, mais parce que cette ville a été ruinée et détruite. Il n'y en a plus à Cologne, mais parce qu'elle est pleine d'ennemis. Il n'y en a plus dans la très éminente ville de Trèves, mais parce qu'elle vient d'être abattue pour la quatrième fois. Il n'y en a plus enfin dans la plupart des villes de Gaule ou d'Espagne.

Malheur à nous et à nos iniquités ! Malheur à nous et à nos impuretés ! Quel espoir reste-t-il devant Dieu aux populations chrétiennes, puisque ces crimes n'ont cessé d'exister dans les villes romaines qu'à partir du moment où elles sont passées sous la loi des barbares ? Le vice et l'impureté sont en quelque sorte le lien de parenté qui existe entre les Romains, et comme leur esprit et leur nature, puisque on les trouve surtout dans tous les endroits où il y a des Romains. – Mais peut-être ce reproche est-il dur et injuste ? – Dur, assurément, s'il est gratuit. – Et comment, diras-tu, comment ne serait-il pas gratuit, puisque ces spectacles dont nous venons de parler ne règnent maintenant que dans un tout petit nombre de villes romaines ? La plupart d'entre elles ne sont plus souillées par la tache de ces impuretés : elles ont beau être les lieux et les demeures des anciens crimes, on n'y fait plus néanmoins ce qu'on y faisait autrefois. Il faut donc examiner ces deux choses : pourquoi ces villes sont encore les lieux et les asiles des jeux publics, et pourquoi les jeux eux-mêmes ont cessé d'exister. Elles sont encore les lieux et les demeures de

ces turpitudes, parce qu'on y a accompli jadis toutes les impuretés; les divertissements eux-mêmes ne sont plus donnés aujourd'hui à cause de la pauvreté et de la misère des temps actuels. Et ainsi, qu'on le fit jadis était dû à notre corruption, qu'on ne le fasse pas aujourd'hui est le résultat de la nécessité. La misère du fisc et l'indigence du trésor romain ne permettent plus de prodiguer partout à des choses frivoles tant de dépenses excessives. On a beau gaspiller encore beaucoup de richesses, les jeter pour ainsi dire dans la boue, on ne peut plus toutefois en gaspiller autant, parce qu'il n'y en a plus autant à gaspiller. Si nous ne tenions compte que des vœux que forment nos passions et nos plaisirs si impurs, nous souhaiterions assurément avoir plus, afin de pouvoir transformer plus de richesses en cette fange de turpitudes. Et l'on peut voir jusqu'à quel point nous voudrions être prodigues si nous étions dans l'opulence et la splendeur, puisque nous sommes si prodigues dans la mendicité. Ce qui fait la ruine et la perte des mœurs actuelles, c'est que, notre pauvreté n'ayant rien à dissiper, notre corruption voudrait cependant dissiper encore davantage.

Nous n'avons donc pas lieu de nous flatter, en disant qu'on ne voit pas aujourd'hui dans toutes les villes les spectacles qui s'y donnaient auparavant. S'ils n'ont plus lieu dans toutes les villes, c'est que ces villes où ils se donnaient n'existent plus, c'est que les amateurs ne peuvent plus vivre désormais là où avaient lieu les spectacles, comme Dieu lui-même le déclare aux pécheurs par l'intermédiaire de son Prophète : «Le Seigneur s'est souvenu de ces choses et elles lui sont remontées au cœur. – Le Seigneur ne pouvait se contenir davantage à cause de la perversité de vos goûts et des abominations que vous aviez commises. Et votre terre est devenue un désert, une épouvante, une malédiction.» De là vient que la plus grande partie du monde romain a été livrée à la dévastation, à l'épouvante et à la malédiction.

Plût au ciel que ces actions n'aient eu lieu qu'autrefois, et que la perversité romaine cessât enfin de les commettre ! Peut-être, comme il est écrit, Dieu pardonnerait-il nos péchés, mais nous n'agissons nullement de manière à le fléchir. Nous ajoutons sans cesse les crimes aux crimes, nous entassons péchés sur péchés, et bien que la plupart d'entre nous aient déjà péri, nous faisons ce qui doit causer la perte de tous.

Quel est celui, je vous le demande, qui voit tuer à ses côtés un autre homme et n'est pas lui-même saisi de crainte ? Quel est celui qui voit brûler la maison de son voisin et ne se dépense pas de toutes les manières possibles, afin de ne pas être lui-même brûlé par l'incendie ? Quant à nous, non seulement nous avons vu brûler nos voisins, mais nous-mêmes nous sommes déjà brûlés dans la plus grande partie de nos corps. Horreur ! Quelle sorte de crime est-ce là ? Nous avons brûlé, nous avons brûlé, et cependant nous ne redoutons pas les flammes qui nous ont déjà brûlés. Car, si l'on ne voit pas faire en tous lieux, comme je l'ai dit, ce qui se faisait naguère, c'est le résultat de notre misère et non celui de nos principes. Je peux le prouver facilement : ramène les conditions de l'époque précédente et tu retrouveras partout ce qu'il y eut naguère.

Je dirai plus encore : si l'on considère ce que souhaitent les gens, ces infamies ont beau ne plus exister en tout lieu, elles ont lieu partout cependant, parce que, partout, le peuple romain voudrait qu'elles aient lieu. Quand la nécessité empêche un homme de commettre une mauvaise action, le seul désir d'une action honteuse condamne comme l'action elle-même. Notre Seigneur, je l'ai dit, a fait la remarque suivante : «Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis dans son cœur l'adultère avec elle» : nous pouvons donc comprendre que, si la nécessité nous empêche d'accomplir des choses honteuses et condamnables, nous sommes cependant condamnés par le seul désir de ces choses honteuses. Mais pourquoi parler de désir ? Tous les Romains, lorsqu'ils le peuvent, se livrent à ces désordres. Bref, quand les habitants d'une cité quelconque viennent à Ravenne ou à Rome, ils forment au cirque une partie de la populace romaine, et au théâtre une partie de la populace de Ravenne. Par suite, que personne ne se croie excusé par le lieu ou l'absence : l'infamie réunit tous ceux qu'associe le désir de l'infamie. Et nous nous félicitons de la probité de nos mœurs, nous nous félicitons de la rareté de nos infamies !

Je vais plus loin : je prétends que non seulement la corruption de ces divertissements infâmes d'autrefois existe toujours, mais encore qu'elle est beaucoup plus coupable aujourd'hui qu'autrefois. Car alors l'empire romain était florissant dans tous ses membres encore intacts, l'opulence publique rendait les greniers trop étroits, dans toutes les villes les citoyens regorgeaient de richesses et de délices; au milieu d'une telle abondance de biens, l'autorité de la religion pouvait à peine maintenir la sévérité des mœurs. Certes on nourrissait alors, en bien des endroits, les auteurs de ces voluptés infâmes, mais tout était plein, tout était rempli. Personne ne songeait aux frais de l'État, personne ne songeait aux dépenses, parce qu'on n'en ressentait pas le coût. L'État lui-même cherchait pour ainsi dire où il dissiperait ce qui trouvait à grand peine une place dans le trésor. Et voilà pourquoi cet amas de richesses, qui avait déjà dépassé la mesure, se répandait aussi en futilités.

Aujourd'hui, que peut-on dire ? Elle nous a quittés l'ancienne abondance, elles sont loin de nous les richesses des époques précédentes. Nous sommes désormais dans la misère, et nous n'avons pas encore cessé d'être frivoles. La pauvreté vient généralement au secours des orphelins dépenriers : dès qu'ils ont cessé d'être riches, ils cessent aussi d'être vicieux. Nous sommes, nous autres, une nouvelle espèce d'orphelins et de prodigues : notre opulence a cessé, notre perversité demeure. Tant il est vrai que, différents des autres hommes, nous ne trouvons pas les causes de la corruption dans les tentations, mais dans nos coeurs; et notre vice se confond si bien avec notre esprit que la perte de nos richesses ne peut servir à nous corriger, mais nous péchons par amour du mal.

J'ai assez montré jusqu'à présent combien sont énormes les vices des Romains, vices dont les peuples barbares ne sont point souillés ! J'ajouterai cependant bien des considérations qui manquent. Toutefois, avant de les exprimer, je rappellerai que toute espèce de faute qui tend à outrager Dieu ne doit en aucune façon sembler légère à personne. S'il n'est jamais permis de toucher à l'honneur d'un homme illustre et puissant, si quelqu'un pour l'avoir fait est déclaré coupable par les décrets de la loi, si l'auteur de l'insulte est condamné justement, n'est-ce pas un crime bien plus abominable d'outrager Dieu ? La faute du coupable augmente toujours en raison de la dignité de l'offensé, car nécessairement plus la personne qui reçoit l'injure est élevée en dignité, plus grave est l'offense. Voilà pourquoi nous lisons dans la Loi que des hommes qui semblaient n'avoir commis que de légères fautes contre un commandement sacré ont été néanmoins très sévèrement punis. C'était sans doute pour nous faire comprendre que rien de ce qui touchait à Dieu ne devait être regardé comme léger, car ce qui semblait bien mince comme faute devenait grave comme insulte faite à la divinité. Oza, ce lévite de Dieu, que faisait-il contre le commandement céleste, lorsqu'il essaya de soutenir l'arche du Seigneur qui chancelait ? Il n'y avait rien de prescrit par la Loi sur ce cas, et cependant à peine eut-il soutenu l'arche qu'il mourut. Non point semble-t-il qu'il ait commis quelque chose d'analogue à un outrage ou procédant tout au moins d'une intention désobligeante, mais son obligeance même le rendit désobligeant, parce qu'il osa faire ce qui ne lui était point commandé. Un homme du peuple israélite fut mis à mort pour avoir ramassé du bois le jour du Sabbat, et cela en vertu d'un jugement et d'un ordre de Dieu, juge très clément et très miséricordieux, et qui eût assurément bien mieux aimé pardonner que de frapper de mort, si la raison de la sévérité ne l'eût emporté sur la raison de la miséricorde. Un seul homme, en effet, plus imprudent que les autres, a péri pour empêcher qu'un grand nombre d'hommes ne pérît ensuite par manque de prudence.

Mais pourquoi parler de simples individus ? Le peuple entier des Hébreux, lorsqu'il faisait route dans le désert, perdit une partie de ses effectifs pour avoir regretté les viandes dont il avait l'habitude. Et certes, rien n'interdisait encore ce regret, mais Dieu voulut, je crois, favoriser l'observance de la Loi en réprimant cette convoitise rebelle. C'était sans doute pour que tout le peuple comprît plus facilement à quel point il devait éviter ce que Dieu défendait dans les écrits célestes, puisque la divinité était blessée même par des actes que n'avait pas encore interdits la Loi. Ce même peuple se plaignit également des peines qu'il endurait, et pour cela il fut frappé par les coups du ciel; non qu'il soit défendu de gémir à celui qui souffre, mais les gémissements d'Israël étaient une ingratitude, puisqu'ils accusaient Dieu comme l'auteur d'une peine excessive. D'où l'on peut comprendre combien il doit s'efforcer de plaire à Dieu, celui qui goûte le bonheur d'une vie agréable, puisqu'il n'est même pas permis de murmurer contre les circonstances qui semblent désagréables.

On demandera peut-être à quoi tend tout cela. A quoi certes, sinon à prouver que rien de ce qui offense Dieu ne doit être considéré comme une chose légère ? Nous parlons en effet des jeux publics, dérisions de notre espérance, dérisions de notre vie, car lorsque nous nous amusons dans les théâtres et les cirques, nous allons à notre perte, suivant ces paroles du texte sacré : «L'insensé perpète le crime par son rire.» Nous donc, lorsque nous rions dans ces spectacles impurs et ignominieux, nous perpétons des crimes, et non des moindres; des crimes d'autant plus punissables qu'ils semblent être peu de chose, mais sont toutefois très pernicieux. Car les deux plus grands méfaits sont les suivants : se perdre soi-même et outrager Dieu; or ces deux choses se produisent dans les jeux publics. Là, par de criminelles turpitudes, s'éteint le salut éternel du peuple chrétien et, par de sacrilèges superstitions, est violée la majesté divine.

Il est évident en effet que ces jeux offensent Dieu, puisqu'ils sont consacrés aux idoles; on vénère et honore Minerve dans les gymnases, Vénus dans les théâtres, Neptune dans les cirques, Mars dans les arènes, Mercure dans les palestres; et, puisque tels sont ces protecteurs, ce n'est qu'un culte superstitieux : tout ce qu'il y a d'impuretés est perpétré dans les théâtres, tout ce qu'il y a de luxure dans les palestres, tout ce qu'il y a de démesure dans les cirques, tout ce qu'il y a de fureur dans les travées des arènes. Là, règne l'impudicité, ici la mollesse, ailleurs

l'intempérance, ailleurs la folie, partout le démon. Mieux, partout où se donnent les jeux, toute la monstruosité des démons est présente, car ils président dans les endroits consacrés à leur culte. Et par suite, dans ces sortes de spectacles, il n'y a pas que de la séduction et du vice : pour un chrétien, se mêler à cette superstition est une sorte de sacrilège parce qu'il participe au culte de ceux dont il aime les fêtes.

Et ce crime, bien que grave en toute occasion, devient cependant plus insupportable lorsque, contrairement au cours habituel de la vie, nos adversités ou nos prospérités le rendent plus coupable. Car dans l'adversité il faut apaiser Dieu davantage et dans la prospérité l'offenser moins. Il faut l'apaiser lorsqu'il s'irrite, il ne faut pas l'offenser lorsqu'il est apaisé, car les adversités nous viennent de la colère de Dieu et les prospérités de sa faveur. Or en toutes choses nous agissons contre ce principe.

Tu me demandes comment ? – Voici. Tout d'abord, si Dieu est fléchi par sa miséricorde – nous ne vivons jamais de manière à mériter de la fléchir nous-mêmes –, mais enfin si Dieu, dis-je, vaincu par lui-même, nous accorde des jours pacifiques, des récoltes fécondes, une tranquillité riche de toutes sortes de biens, une abondance qui augmente au-delà de nos vœux, nous sommes alors corrompus par une si heureuse prospérité, nous sommes alors pervertis par des moeurs tellement dépravées que nous en oublions tout à fait et Dieu et nous-mêmes.

L'Apôtre nous dit que tout le fruit de la paix que Dieu nous donne consiste «à mener une vie paisible et tranquille en toute piété et chasteté»; nous, au contraire, nous n'employons le repos qui nous vient de Dieu que pour vivre dans l'ivresse, dans la luxure, dans les vices, dans les rapines, dans toute espèce de crimes et de méfaits. Comme si le bienfait de la paix était une dispense pour l'infamie, comme si nous recevions de Dieu la tranquillité comme un répit pour pécher avec plus de licence et de sécurité !

Nous sommes donc indignes des présents du ciel, nous qui abusons des bienfaits de Dieu et qui d'une occasion à bonnes oeuvres ne faisons qu'un prétexte de vices. D'où il arrive que la paix elle-même nous est contraire, puisque nous en usons ainsi, et qu'il ne nous est point avantageux de recevoir une chose qui nous rend plus criminels. Qui pourrait le croire ? nous changeons la nature des choses par nos iniquités, et ce que Dieu avait fait bon par un effet de sa tendresse, nous le rendons mauvais pour nous par la corruption de nos moeurs.

«Mais, si nous sommes corrompus par la prospérité, sans doute sommes-nous corrigés par le malheur; si une longue paix a fait de nous des gens dissolus, peut-être les troubles nous ont-ils rendus sages.» – Est-ce que les habitants des cités, qui avaient été impudiques dans la prospérité, sont devenus chastes dans l'adversité ? Est-ce que l'ivresse qui s'était accrue dans le calme et l'abondance a été arrêtée du moins par les ravages de l'ennemi ? L'Italie a été dévastée par bien des désastres : les vices des Italiens ont-ils cessé ? La ville de Rome a été assiégée et prise d'assaut : les Romains ont-ils donc cessé d'être blasphémateurs et forcenés ? Des peuples barbares ont inondé les Gaules : les crimes des Gaulois, quand on regarde leurs moeurs corrompues, ne sont-ils donc plus ce qu'ils étaient ? Les Vandales sont passés en Espagne : le sort des Espagnols a évidemment changé, mais leur vice n'a pas changé. Enfin, pour que nulle partie du monde ne fût exempte de fléaux désastreux, les guerres se sont mises à naviguer sur les flots : après avoir dévasté les villes enfermées par la mer, renversé la Sardaigne et la Sicile, c'est-à-dire les greniers du fisc, et avoir coupé en quelque sorte les veines vitales de l'Empire, elles ont entrepris d'asservir l'Afrique elle-même, qui est pour ainsi dire l'âme de l'État romain. Mais quoi ? Les peuples barbares une fois débarqués sur cette terre, la peur a-t-elle fait cesser les vices ? Ou encore, de même que les pires esclaves peuvent être corrigés par les circonstances actuelles, pareillement la terreur n'a-t-elle pas pu tirer de ces gens-là la modération et la règle ?

Qui peut concevoir le forfait suivant ? Des peuples barbares faisaient retentir leurs armes autour des murs de Cirta et de Carthage, et l'Église de Cartilage se livrait à la folie dans les cirques, à la luxure dans les théâtres. Les uns étaient égorgés au-dehors, les autres forniquaient au-dedans. Au-dehors une partie du peuple était captive des ennemis, au-dedans une autre partie était captive des vices. Quel sort était le pire, on ne saurait le dire. Dehors la chair était captive, et dedans c'était l'âme. De ces deux calamités funestes, la moindre pour un Chrétien c'est, je pense, de supporter l'esclavage du corps et non la servitude de l'âme, selon l'enseignement du Sauveur lui-même dans l'Évangile, lorsqu'il dit que la mort des âmes est beaucoup plus grave que celle des corps. Croyons-nous peut-être que ce peuple n'ait pas connu la captivité de l'âme, lui qui se montrait joyeux quand les siens étaient captifs ? N'était-il pas esclave de coeur et de sentiment, lui qui riait lors du supplice des siens, qui ne se croyait point massacré dans le massacre des siens, qui ne pensait point mourir dans la mort des siens ? En dehors des murs et dans les murs s'élevaient, pour ainsi dire, le fracas des combats et celui des

jeux; les cris des mourants se confondaient avec les cris de l'orgie; c'est à peine si l'on pouvait distinguer les cris des gens qui tombaient à la guerre et le tapage du peuple qui hurlait dans le cirque. Et quand tout cela se passait, un pareil peuple faisait-il autre chose qu'exiger sa perte, alors que Dieu peut-être ne voulait pas le perdre encore ?

Mais pourquoi parler d'événements qui se sont produits au loin et sont en quelque sorte relégués dans un autre monde, quand je sais qu'également sur le sol de ma patrie et dans les cités gauloises, presque tous les hommes éminents sont devenus pires, par suite des adversités. J'ai vu, moi qui vous parle, des habitants de Trèves, d'une noble maison, d'une dignité élevée, quoique déjà dépouillés et pillés, être moins ruinés par leurs affaires que par leurs moeurs. En effet, ils avaient beau être dépouillés et mis à nu, il leur restait quelque chose de leur fortune; par contre, il ne leur restait plus rien de la morale. Ils étaient pour eux-mêmes de plus cruels ennemis que les ennemis du dehors : déjà abattus par les barbares, ils se détruisaient eux-mêmes encore plus.

C'est une chose sinistre que de rapporter ce que j'ai vu : des vieillards honorés, des chrétiens décrépits, au moment où la chute de la ville était imminente, esclaves de la gourmandise et de la débauche. Quelle est la première des choses à leur reprocher ? Leur rang, leur âge, leur titre de chrétien, le danger qui les menaçait ? Comment croire que de pareils excès puissent être commis, ou par des vieillards dans la sécurité, ou par des enfants dans le péril, ou par des chrétiens en n'importe quelle circonstance ? On voyait étendus au milieu des festins, oubliant leurs dignités, oubliant leur âge, oubliant leur profession, oubliant leur nom, les principaux personnages de la cité, gorgés de vivres, dépravés par l'ivresse, pousser des clameurs forcenées, se livrer à des orgies furieuses, rien moins que maîtres d'eux-mêmes, ou plutôt, puisque c'est là leur état ordinaire, tout à fait maîtres d'eux-mêmes !

Voilà ce qui se passait, mais ce que je vais dire est bien plus grave encore : la chute des cités n'a pu mettre fin à cette perdition. La plus riche ville des Gaules a été prise d'assaut quatre fois. Il est aisé de voir de quelle ville je veux parler. Un premier esclavage aurait dû suffire pour corriger les habitants, afin que le renouveau des péchés ne ramenât pas une nouvelle chute. Mais à quoi bon davantage ? Ce que je vais dire est incroyable ! La persistance des malheurs dans cette cité y a causé un accroissement des crimes. Tel en effet ce serpent monstrueux dont nous parle la mythologie, qui se multipliait quand on le tuait, ainsi dans la plus éminente cité des Gaules les crimes s'amplifiaient par cela même qui servait à les réprimer. Vous auriez dit que la peine infligée aux crimes était en quelque sorte la mère des vices. Et qu'ajouter de plus ? On était parvenu à une telle multiplication de méfaits chaque jour pullulant, qu'il aurait été presque plus facile de trouver cette ville sans habitant, qu'un habitant sans crime.

Telle était donc la situation dans cette ville. Que se passait-il maintenant dans une autre cité voisine et presque aussi magnifique ? N'y avait-il pas une même décadence des affaires et des moeurs ? Car sans parler du reste, lorsque les deux vices dominants et généraux de cette ville, l'avarice et l'ivrognerie, eurent tout détruit, on poussa l'amour furieux du vin jusqu'à cette extrémité que les principaux magistrats ne se levaient même pas de leurs festins quand l'ennemi avait déjà pénétré dans la ville. A tel point Dieu, me semble-t-il, a voulu clairement leur montrer pourquoi ils périssaient, puisque ce qui les avait amenés à leur perte, ils le faisaient encore au moment de périr ! C'est là que j'ai vu, moi qui vous parle, des choses pitoyables : il n'y avait aucune différence entre les enfants et les vieillards. Même bouffonnerie, même légèreté. Tous les vices en même temps : luxure, beuveries, immoralité. Pas un d'entre eux qui ne pratiquât comme les autres tous les vices : ils jouaient, s'enivraient, se débauchaient. Des vieux et des gens haut placés se dévergondaient dans les festins : ils étaient déjà presque trop faibles pour vivre, mais très forts encore pour le vin, chétifs pour marcher, robustes pour boire, chancelants dans leurs pas, agiles dans leurs danses.

79. Et qu'ajouter à cela ? Ils ont roulé dans tout ce que nous avons dit, à tel point qu'ils ont vérifié en eux cette parole du discours divin : «Le vin et les femmes détournent définitivement de Dieu.» En effet par leurs beuveries, leur passion du jeu, leurs débauches, leur folie, ils commencèrent à renier le Christ. Et nous nous étonnons après cela qu'ils aient vu leurs biens ruinés, eux qui si longtemps auparavant s'étaient effondrés spirituellement ! Que personne ne s' imagine donc que cette ville a péri seulement le jour de sa destruction : car on avait péri bien avant de périr, là où de tels désordres s'étaient passés.

J'ai parlé des villes les plus fameuses, que dirai-je des autres cités en divers endroits des Gaules ? Ne sont-elles pas tombées à cause de vices tout à fait semblables de la part de leurs habitants ? Ils étaient si bien dominés par leurs crimes qu'ils ne redoutaient même pas le danger. On prévoyait l'esclavage et on ne le craignait pas. La crainte avait été retirée à ces pécheurs pour leur interdire toute précaution. Aussi les barbares avaient beau se trouver pour tous déjà presque

en vue, tous les citoyens étaient sans terreur et les villes sans défense. L'aveuglement des esprits, ou plutôt l'aveuglement des pécheurs était tel que si personne assurément ne voulait périr, personne cependant ne faisait quoi que ce fût pour éviter la destruction. L'insouciance et la paresse, la négligence et la goinfrerie, l'ivrognerie et la torpeur régnaient partout – à coup sûr d'après cette parole qui désigne bien de telles gens : «Un profond sommeil venant du Seigneur s'était abattu sur eux.» Le sommeil s'était répandu sur eux pour que la mort s'ensuivît; car, d'après l'Écriture, lorsqu'un pécheur a mis le comble à ses iniquités et mérite de périr, la prévoyance l'abandonne pour qu'il ne s'en tire pas au moment de périr. Mais tenons-nous-en là ! J'ai prouvé, je crois, avec assez d'évidence ce que j'ai avancé, à savoir que, même dans les plus grands dangers, les vices des citoyens n'ont jamais cessé jusqu'à la ruine complète des cités.

«Eh bien, peut-être ces choses ont-elles existé et n'existent plus à l'heure actuelle, ou cesseront un jour d'exister» ! – Mais bien sûr ! A condition toutefois qu'une cité ou une province soit encore aujourd'hui frappée par les coups du ciel, ravagée par les destructions de l'ennemi, qu'elle soit humiliée, convertie, amendée ! A condition que tous les peuples du nom romain ne périssent pas avant de se corriger ! A condition qu'ils ne soient pas anéantis avant que les vices n'aient été anéantis en eux ! Bref, on peut rapidement prouver ce que j'avance par la première ville des Gaules, trois fois ruinée par des sacs successifs, et par les méfaits qui s'y renforçaient, même après les dévastations, alors que la cité était complètement consumée. Ceux que l'ennemi n'avait point massacrés dans la dévastation étaient ensuite accablés par la misère, car tout ce qui avait pu échapper à la mort dans la dévastation, ne pouvait pas ensuite survivre à la misère. De profondes blessures faisaient périr les uns de mort lente; d'autres, brûlés par les flammes des ennemis, étaient encore, après les flammes, torturés par la douleur. Les uns périssaient par la faim, les autres par la nudité; les uns languissaient, les autres mouraient de froid : tous, ainsi, par divers genres de mort, couraient à un même anéantissement. Et que dire encore ? par la ruine d'une seule ville, d'autres cités aussi étaient frappées. Ça et là – je l'ai vu moi-même et j'ai pu soutenir pareil spectacle – gisaient des cadavres des deux sexes, nus, en lambeaux, souillant les regards de la ville, déchirés par les oiseaux et les chiens. La puanteur funèbre des morts était une peste pour les vivants : la mort s'exhalait de la mort. Ainsi, même ceux qui n'avaient pas assisté aux catastrophes de cette ville souffraient de la mort des autres.

Qu'arriva-t-il, je vous le demande, après tout cela ? Qui pourrait concevoir une pareille forme de démence ? Quelques nobles qui avaient survécu à la catastrophe demandaient aux empereurs les spectacles du cirque comme le suprême remède pour leur cité détruite. Je voudrais ici que me soit donnée, pour décrire l'indignité de cette affaire, une éloquence qui soit à la hauteur du sujet, afin de mettre autant de force dans mes plaintes qu'il y a de douleur à traiter d'un tel cas. Qui peut savoir ce qu'il faut blâmer en premier lieu dans ce que je viens de signaler ? L'irrégion, la folie, la luxure ou la démence ? Tout y est ! Quoi de plus irrégieux que de demander quelque chose qui vise à outrager Dieu ? Quoi de plus fou que de ne pas considérer ce qu'on demande ? Quelle luxure désespérée que de désirer les plaisirs au milieu du deuil ! Quelle démence que d'être dans le malheur et de ne pas avoir l'intelligence du malheur ! Au reste, dans tout cela, rien n'est moins à blâmer que la démence, parce que la volonté n'est pas coupable quand on pêche par furie. Aussi les hommes dont nous parlons sont d'autant plus inexcusables qu'avec une raison saine ils se livraient à des actes insensés.

Des cirques, habitants de Trèves, voilà donc ce que vous désirez ! Et cela après avoir subi dévastations et prises d'assaut, après la ruine, après le sang, après les supplices, après la captivité, après toutes les destructions d'une ville tant de fois renversée ! Quoi de plus déplorable qu'une telle folie ? Quoi de plus douloureux qu'une telle démence ? Je l'avoue, je vous ai regardés comme bien dignes de pitié lorsque vous avez souffert les désastres, mais je vous trouve bien plus à plaindre lorsque vous demandez des spectacles. Je pensais que dans ces désastres vous n'aviez perdu que vos biens et vos fortunes, j'ignorais que vous aviez perdu aussi le sens et l'intelligence. Vous voulez donc des théâtres, vous demandez donc un cirque aux empereurs ? Pour quelles circonstances, je vous prie, pour quel peuple, pour quelle ville ? Pour une ville brûlée et anéantie, pour un peuple captif et massacré, qui n'existe plus ou qui pleure, dont les débris, s'il y en a, ne sont qu'un spectacle d'infortune; pour un peuple qui tout entier est angoissé par la tristesse, épuisé par les larmes, abattu par des deuils douloureux, chez lequel on ne saurait presque dire quels sont ceux qui connaissent le sort, le pire et le plus dur, des morts ou des vivants, car la misère de ceux qui restent est si grande qu'elle surpasse le malheur de ceux qui sont morts.

Tu demandes donc des jeux publics, habitant de Trèves ? Où les célébrer, de grâce ? Sur les bûchers et les cendres, sur les ossements et le sang des citoyens massacrés ? Y a-t-il une partie de la ville qui ne connaisse pas ces maux ? Où ne trouve-t-on point du sang répandu ? Où

ne trouve-t-on point des corps étendus et les membres déchirés des cadavres taillés en pièces ? Partout le spectacle d'une ville prise, partout l'horreur de la captivité, partout l'image de la mort ! Les restes infortunés du peuple gisent sur les tombeaux de leurs morts, et toi, tu demandes des jeux ! La ville est encore noire de l'incendie, et toi tu prétends te donner un visage de fête. Tout pleure et toi tu es joyeux ! Et de plus, tu provoques Dieu par des plaisirs infâmes et tu irrites la colère divine par les pires superstitions ! Je ne m'étonne vraiment pas, non je ne m'étonne pas qu'il te soit arrivé tant de malheurs consécutifs : puisque trois mises à sac n'avaient pu te corriger, tu as mérité de périr par une quatrième.

Si j'ai développé un peu longuement ce sujet, c'est afin de prouver que toutes nos souffrances ne nous sont point venues de l'imprévoyance et de la négligence de Dieu, mais de sa justice, de son jugement, mais d'une très égale dispensation, d'une très équitable rétribution; c'est pour prouver aussi qu'aucune partie du monde romain, bien que lourdement frappée par les coups célestes, n'a jamais été corrigée. Ce qui fait que nous ne méritons absolument pas la prospérité, c'est que l'adversité ne nous corrige pas. Toutefois, bien que nous en soyons indignes, quelques biens nous sont parfois octroyés parce que le bon Maître, tel un père très indulgent, s'il permet que nous soyons de temps en temps humiliés à cause de nos péchés, ne permet pas néanmoins que nous soyons longtemps abattus. Voilà pourquoi tantôt il châtie les siens par des adversités pour leur donner une leçon, tantôt il les console par la tranquillité pour leur manifester sa miséricorde. Les meilleurs et les plus habiles médecins soignent différemment des maladies différentes, traitent les unes par des remèdes doux, les autres par des potions amères, guérissent les unes par la brûlure des cautères, les autres par la douceur des onguents, administrent à certains malades la rude amputation du fer, à d'autres la douceur de l'huile; et pourtant, avec ces soins divers ils ne cherchent qu'une même chose, la santé. De même, lorsque notre Dieu nous réprime quelquefois par de rudes châtiments, il nous soigne en quelque sorte par le cautère et l'amputation; lorsqu'il nous console par la prospérité, il semble en quelque façon nous guérir par l'huile et par des onguents; avec le secours de ces différents remèdes, il veut amener à une seule chose, la santé.

92. Les plus mauvais esclaves, que les supplices n'ont pu corriger, sont d'ordinaire réformés par la douceur, et ceux que les coups n'ont pu faire courber devant l'autorité de leurs maîtres sont soumis par les bienfaits. Les tout petits et les enfants têtus que les menaces et la férule ne peuvent rendre dociles, se laissent quelquefois entraîner à l'obéissance par des friandises et des caresses. Et par là nous devons comprendre que nous sommes pires que les pires esclaves et plus sots que les enfants sans raison, nous que les tortures ne corrigent point comme les mauvais esclaves, nous que les caresses ne transforment point comme les petits enfants.

Je pense avoir assez prouvé que les châtiments n'ont pu corriger aucune partie du peuple qui porte le nom de romain; il reste maintenant à établir comment ni les présents ni les faveurs de Dieu ne peuvent nous rendre meilleurs. Or les faveurs et les présents de Dieu, quels sont-ils ? Oui, quels sont-ils si ce n'est la paix et le repos que nous connaissons, cette suite de tranquilles prospérités qui servent nos vœux et nos désirs ? Disons donc, puisque le sujet le demande, quelque chose d'un peu plus particulier. Chaque fois que nous sommes dans la crainte, dans les angoisses, dans les dangers, que l'ennemi assiège nos villes, ravage nos provinces, que les membres de l'État sont frappés par toutes sortes d'adversités et que nous réclamons par nos prières l'appui de la main divine – si, par le secours de la divine miséricorde, nos cités sont sauvées, les ravages terminés, les armées ennemies dispersées, si toute crainte est supprimée, que faisons-nous aussitôt après cela ? Nous nous efforçons, je pense, de rendre au Seigneur notre Dieu culte, honneur, respect, pour les bienfaits que nous avons reçus de lui. Il est logique en effet, et c'est l'usage dans la vie, de montrer de la reconnaissance à ceux qui nous aident : ceux qui donnent sont récompensés. Peut-être agissons-nous ainsi, et témoignant à notre Dieu une reconnaissance à tout le moins humaine, lui rendons-nous de bonnes choses en échange des biens que nous avons reçus de lui. Sans doute courons-nous aussitôt aux maisons du Seigneur, nous prosternons-nous sur le sol, prions-nous à genoux avec une joie mêlée de larmes, enrichissons-nous de présents les temples sacrés, chargeons-nous les autels de nos offrandes. Et, réjouis par les présents de Dieu, nous donnons peut-être aux temples le visage de notre joie, ou du moins, ce qui est tout aussi agréable à Dieu, nous renonçons aux vices que connaissait auparavant notre vie, nous offrons en guise de victimes des bonnes oeuvres, et pour nos joies récentes nous immolons les offrandes d'une conduite nouvelle; nous déclarons, en un mot, une sainte guerre à toutes les impuretés, nous fuyons les folies du cirque, nous avons en horreur les spectacles écoeurants du théâtre, nous vouons au Seigneur une vie nouvelle et, pour obtenir à jamais sa protection, nous nous sacrifions nous-mêmes à Dieu.

Puisque ce sont là les choses par lesquelles nous devrions payer de retour les récents bienfaits de Dieu, voyons ce que nous faisons. On court en hâte aux jeux, on vole aux folies des spectacles; le peuple inonde les théâtres, la foule tout entière se déchaîne dans les cirques. Dieu nous accorde des bienfaits pour que nous soyons bons : nous au contraire, toutes les fois que nous recevons quelque bien, nous accumulons nos méfaits. Dieu, par ses dons, nous appelle à l'honnêteté, nous nous précipitons dans la malhonnêteté. Dieu par ses dons, nous incite à la repentance, nous nous précipitons dans la déchéance. Il nous appelle à la chasteté, nous nous précipitons dans l'impureté.

Belle réponse en vérité que la nôtre aux faveurs du ciel, belle façon de reconnaître et d'honorer ses dons ! Nous lui rendons autant d'outrages qu'il nous a accordé de bienfaits. Mais peut-être cela n'est-il point un outrage envers Dieu, peut-être n'est-ce pas l'outrage le plus inconvenant, alors que nous devrions prodiguer de nombreuses et grandes actions de grâce ! Mais, puisque la souillure de tous les crimes est si bien invétérée en nous que nous ne pouvons cesser d'être vicieux qu'en cessant d'exister, je vous le demande : quel espoir nous reste-t-il encore d'être un honnête homme ? Ceux qui pèchent par ignorance se corrigent après avoir reconnu leur erreur; ceux qui ne connaissent pas la vraie religion commencent à changer de conduite, après avoir changé de secte; enfin, comme je l'ai dit, ceux qui sont corrompus par une abondance et une sécurité excessives, cessent d'être corrompus dès qu'ils cessent d'être en sécurité. Quant à nous, nous ne tombons pas par ignorance, nous ne sommes pas étrangers à la véritable religion, nous ne sommes corrompus ni par la prospérité, ni par la sécurité. C'est tout le contraire : nous connaissons la vraie religion, nous n'avons pas l'excuse de l'ignorance, nous n'avons plus la paix ni les richesses des époques précédentes, tout nous a été enlevé ou a été changé; seuls nos vices se sont accrues. Il ne nous reste plus rien de la paix et de la prospérité de jadis, sinon les crimes qui ont détruit cette prospérité.

Où sont en effet les antiques richesses et les dignités des Romains ? Jadis les Romains étaient très puissants, maintenant ils sont sans force; les vieux Romains étaient craints, et nous craignons; les peuples barbares leur payaient des tributs, et nous sommes tributaires des barbares. Les ennemis nous vendent la jouissance de la lumière : tout notre salut est devenu un commerce ! Malheureux, à quelle extrémité nous voilà réduits ! Et nous rendons grâces aux barbares, à qui nous achetons nos propres personnes ! Que peut-il y avoir de plus abject et de plus misérable que nous ? Et nous croyons vivre, nous dont la vie se présente ainsi !

Par-dessus le marché nous nous rendons ridicules : nous appelons un présent cet or que nous payons, nous appelons un don ce qui n'est qu'un prix, et à vrai dire le prix de la plus dure et de la plus misérable des conditions. Tous les captifs, une fois rachetés, jouissent de la liberté : quant à nous, nous avons beau nous racheter toujours, nous ne sommes jamais libres. Les barbares en usent envers nous à la façon de ces maîtres qui, pour payer des marchandises, louent des esclaves qui ne leur sont pas nécessaires. Pareillement nous autres, nous ne sommes jamais quittes dans nos paiements, et nous payons continuellement des marchandises pour les payer sans cesse.